

# Cadeau de mariage : quand la tradition s'accommode bien de la modernité

---

Clément KOAMA\*

## Résumé

Conçue pour décrire les articulations du discours entendu comme un tout de signification, la sémiotique propose des procédures de construction du sens, grâce auxquelles l'interprétation gagne en rigueur et en efficacité. Il s'agit de rendre compte de la cohérence de l'organisation du texte (au sens large), de façon à en révéler le sens. Le présent article propose une lecture d'une nouvelle de l'écrivain burkinabè, Joseph Béogo, avec les outils de la sémiotique narrative, sur un socle d'analyse discursive. Cette analyse a pour point de mire la manifestation de la signification immanente du récit. Elle révèle une accommodation entre les valeurs de la tradition et celles de la modernité.

**Mots-clés** : Immanence, entités figuratives, opposition discursive, programme narratif, carré véridictoire.

## “Cadeau de mariage” : when tradition adapts well to modernity

### Abstract

Designed to describe joints heard the speech as a whole meaning, semiotics offers of meaning construction procedures, through which the interpretation becomes more rigor and efficiency. This is to account for the consistency of the organization of the text (at large), so as to reveal the meaning. This article proposes a new reading of the Burkinabe writer, Joseph Beogo, with the tools of narrative semiotics, discourse analysis on a pedestal. This analysis has to focus the manifestation of the immanent meaning of the story. It reveals an accommodation between the values of tradition and those of modernity.

**Keywords**: immanence, figurative entities, discursive opposition, narrative program, veridictory square.

---

\* Université polytechnique de Bobo-Dioulasso, 01 BP 1091 Bobo 01, Mail : clement.koama@univ-bobo.bf

## Introduction

« Cadeau de mariage » est une nouvelle de Joseph Béogo, publiée dans une œuvre collective intitulée *Humus*, parue aux éditions GTI, en 2001. Révélé par le Grand Prix national des arts et des lettres (GPNAL), son auteur a confirmé sa maîtrise de ce genre littéraire en inscrivant trois fois de suite son nom au palmarès<sup>1</sup>. Notre intérêt pour cette nouvelle ne s'explique pas pourtant par cette performance de l'écrivain. La complexité et la cohérence de la construction du récit offre une perspective intéressante pour une analyse sémiotique. La cohérence du discours n'est pas étrangère à la sémiotique qui s'attache à mettre en lumière les conditions de la saisie de la signification et les procédures de sa description (Panier, 2003 : document non paginé).

La trame du récit se noue autour d'une double dualité : l'opposition entre tradition et modernité d'une part, entre individu et société d'autre part. La complexité tient au fait que plusieurs histoires s'y trouvent enchâssées, rendant délicate la détermination du noyau actantiel. Mais en même temps, l'agencement donne des pistes de lecture et laisse une place à l'interprétation. Selon Olimba Emédi (2012 : 161), le texte peut être appréhendé en tant que micro-univers sémantique, « un tout ayant une cohérence orientée ». C'est pourquoi son analyse doit s'opérer dans son organisation interne. Alors comment se manifeste de manière immanente et articulée la signification de ce récit ?

## Les présupposés théoriques

### La sémiotique et son objet

La sémiotique a pour objet l'étude des signes et de leur signification. On sait, grâce aux travaux de Saussure, que les signes établissent la relation entre un signifiant et un signifié. Cette nouvelle discipline ne tarda pas à aller plus loin notamment avec Hjelmslev et Greimas qui mettent l'accent sur le principe de l'immanence dans la description des systèmes de signes (FONTANILLE, 1999 : 7). L'immanence renvoie à l'idée que la détermination du sens s'appuie exclusivement sur les conditions d'organisation du texte. Ainsi, la connaissance du monde dont il est censé parler, pas plus que les intentions de l'auteur, n'a de place dans la lecture sémiotique.

Dans cette perspective, le texte est une construction reposant sur une logique, à partir de laquelle il faut décrire le sens, en se fondant non sur des éléments extérieurs (biographique, historique, sociologique), mais selon des niveaux différents, eux-mêmes définis par l'ensemble des traits distinctifs, dégagés des objets étudiés. La narrativité (caractère de ce qui est raconté), un des objets de la sémiotique, s'appuie

<sup>1</sup> Il a été successivement lauréat en 1996 (2<sup>e</sup> prix), en 1998 (1<sup>er</sup> prix) et en 2000 (3<sup>e</sup> prix). o-Dioulasso 01 BP 1091 Bobo 01 Mail : koamac@yahoo.fr

sur la transformation des objets, des états et des positions. Pour Courtés (1993 : 24), la sémiotique est l'exploration du sens. C'est le procès de la signification pris en charge par une énonciation, dans un contexte plus large que celui de la communication où elle est réduite à la relation entre un émetteur et un récepteur. Cela renvoie à ce que Fontanille (1999 : 12) appelle la sémiotique du discours, en ce qu'elle redonne toute sa place à l'acte d'énonciation dans le texte et vise à élaborer une théorie des ensembles signifiants. L'énonciation est vue par Benveniste (1966 : 43) comme la réappropriation par le sujet de l'appareil formel du langage. L'approche sémiotique lui donne une option interactionnelle qui se préoccupe des relations entre sujet de l'énonciation et le continuum (le monde extérieur).

L'analyse sémiotique consiste au repérage et en la mesure des différences pour une reconnaissance de l'armature relationnelle qui organise le récit (GREIMAS, 1970 : 137). Elle procède alors par une description des relations entre les éléments différenciés et par l'identification de leurs valeurs. Le sens réside dans la différence entre les termes, et non dans les termes eux-mêmes. Et comme dans le discours les termes d'une différence occupent chacun une position, ce sens ne peut être saisi que dans le passage d'une position à l'autre, c'est-à-dire dans la transformation, qui peut alors être définie comme la version syntagmatique de la différence. Le repérage des différences dans le contenu d'un texte s'opère à travers deux niveaux d'articulation : le niveau discursif d'une part et le niveau narratif de l'autre.

Le niveau discursif renvoie à la mise en scène des acteurs dans la situation de communication. En effet, le texte révèle des acteurs en mouvement dans des espaces et des temps qui deviennent alors des éléments figuratifs. Ces acteurs ne sont pas simplement disposés dans le but de représenter un monde. Ils dessinent une certaine forme figurative du contenu. La lecture du texte suppose une identification des structures sémantiques en s'appuyant sur le mode d'articulation des acteurs, des lieux et des temps. Il s'agit d'agencer, dans un parcours, des figures dont l'articulation permet de déterminer les valeurs. Les figures sont des éléments de contenu, reconnaissables et renvoyant à des phénomènes hors texte, dont la mise en réseau révèle la signification. Elles sont mises en forme par des éléments de langage, dans la mesure où elles procèdent toujours de notre mémoire discursive (discours déjà tenus, entendus ou lus). À ce sujet, Greimas (1970 : 221) fait le distinguo entre un sujet virtuel (antérieur à l'acquisition de la compétence), un sujet actualisé (acquisition de la compétence) et un sujet réalisé (performance qui permet la conjonction avec l'objet de valeur).

Le niveau narratif est lié à l'idée que tout texte raconte quelque chose, dans une succession d'actions et de situations, avec différents rôles et différentes fonctions. Leur description prend appui sur une certaine grammaire de la narration qui permet de dégager des schémas. Par-delà la syntaxe narrative, l'organisation du récit repose sur des quêtes pour lesquelles se développent des systèmes de valeurs (thèmes). C'est sur ces derniers que se fondent la sémantique narrative dont la combinaison avec celle discursive définit la narrativité. Celle-ci repose sur la règle empirique selon laquelle le sens n'est saisissable que dans un processus de transformation.

## Les éléments de la description narrative

Du point de vue narratif, le texte est organisé autour d'une succession d'états et de transformations. Son analyse se fait à travers des énoncés d'état et des énoncés de faire. L'énoncé d'état met en relation un sujet d'état et un objet de valeur, relation pouvant être conjonctive ou disjonctive. L'agencement des énoncés constitue le schéma narratif qui distingue quatre phases : la manipulation, la compétence, la performance et la sanction. La manipulation consiste à faire quelque chose à quelqu'un. C'est le fait du destinataire qui instaure un sujet opérateur. La compétence détermine les conditions dans lesquelles le sujet opérateur agit : par vouloir-faire ou devoir-faire, avec un savoir-faire ou un pouvoir-faire. La performance constitue la phase décisive du programme narratif, l'aboutissement de l'action, la réalisation du programme, consacrant le transfert de l'objet de valeur (conjonction ou disjonction). Il peut s'agir donc d'un programme de préservation, de perte ou de réparation, en fonction des structures narratives. Quant à la sanction, la dernière étape, elle consiste à l'évaluation du programme accompli. La sanction comporte également un moment de rétribution (positive ou négative) : le sujet opérateur se voit attribuer un objet-message qui signale son identité de sujet reconnu.

Afin de rendre visuelle les relations dont découle la signification des unités figuratives, l'analyse sémiotique se sert généralement d'un schéma de catégorisation : le carré sémiotique. Il met en évidence la contrariété et la contradiction sur lesquelles s'organise une catégorie sémantique. Le carré sémiotique donne ainsi des éléments d'évaluation du parcours du récit.

## Une histoire bâtie sur un faisceau d'oppositions

C'est dans la différence que se produit le sens. Une des formes d'expression de la différence est l'opposition, généralement dyadique, entre des éléments de même nature ou des éléments dissemblables.

### La trame du récit

C'est l'histoire d'un mariage facilement et hâtivement contracté et dont la reconnaissance par la famille de l'époux est sujet à suspense. A la veille de son départ pour la France où il doit suivre des études supérieures, les parents de Ben Ali lui promettent en mariage Sarata, au cours d'une cérémonie coutumière.

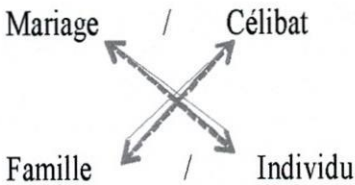
Au cours du voyage, il rencontre Lydia, sa condisciple, se lie d'amitié avec elle. Plus nantie, elle est généreuse à son égard. Il en va de même de ses parents, qui leur suggèrent à mots couverts une union. Ils se marient à l'état civil à la fin de leurs études, à Paris. Comment réagiront les parents de Ben au pays, eux qui n'ont été ni consultés, ni informés ? Comment dénouer le lien avec Sarata ? C'est le cadeau de mariage<sup>2</sup>.

---

<sup>2</sup> Pour le détail, le texte intégral est joint en annexe.

## Les figures discursives

Le récit est construit suivant une vision diptyque mettant en opposition valeurs africaines et valeurs occidentales. Dès l'entame de cette nouvelle, narrée à la première personne, apparaît l'opposition des mondes des acteurs et de leurs conceptions du monde, annonciatrice de conflits latents. Ces chocs potentiels n'auraient pas pu rester virtuels sans accommodation, sans concession. Le récit peint en miroir le monde des parents et celui des enfants, le mode de vie urbain et celui de la campagne, les valeurs occidentalises et les africanités... Pour faire simple, il est possible de tout ramener à une opposition entre deux temps, expression de deux conceptions du monde : la tradition et la modernité. La description de cette dichotomie offre la possibilité de démêler les fils de la principale séquence. Le thème central, qui est le mariage, se prête à cette lecture dyadique, dans la mesure où la vision qu'on y porte varie selon le monde auquel on appartient. Le thème du mariage en lui-même cumule un certain nombre d'oppositions en fonction des circonstances dans lesquelles il est contracté (libre/imposé), du statut des acteurs (parent/enfant), de leur religion (islam/christianisme), de leur réaction (soumission/désobéissance), et du poids de l'influence du groupe sur le choix de l'individu. Sur le plan simplement sémique, il y a l'opposition avec un élément absent (en apparence) dont il suppose la rupture : le célibat (figure 1). Par rapport à celui-ci, le mariage évoque en filigrane un changement de temps, de statut et de rôle à la fois.



**Figure 1** : Oppositions du point de vue thématique

En considérant que le concept du célibat n'est pas évoqué une seule fois dans le récit, malgré sa relation avec le mariage, l'homologation de la relation entre les termes de l'opposition montre la domination hiérarchique de l'objet analysé (figure 2).

Mariage / Célibat



Individu / Famille

**Figure 2** : Champ relationnel du mariage

Le récit peut être sémantiquement appréhendé en considérant non seulement la manière dont l'énonciation dispose les acteurs, mais également l'agencement de l'espace et du temps dans lesquels se déroule l'action. Sous cet angle, l'opposition se lit tant du point de vue des caractéristiques des acteurs et du théâtre des actions que des valeurs mises en évidence. Les acteurs représentant la tradition sont les parents de Ben Ali, son petit-frère, Sarata, l'Imam. Les premiers, par exemple, sont réfractaires à toute idée d'évolution dans les valeurs sociales : « *Lydia, mes parents n'ont pas du tout évolué. Pour eux, vérité d'hier égale celle d'aujourd'hui* (p.11). » Ce groupe d'acteur a pour lieu d'action exclusif le village de Kouadiga où le quotidien est marqué par le combat pour la survie. En effet, leur mode de vie est peu enviable. Il leur arrive de « *se coucher à jeun* », [de] « *cultiver un sol sec sous un soleil accablant, [de] poursuivre des poussins quand la tornade se déchaîne, [de] se lever au premier chant du coq, [de] faire la toilette à la rosée, [et de] marcher nu en hivers* » (p. 7).

Dans le camp de la modernité, il y a Lydia, ses parents et Ben Ali dans une moindre mesure. Ce dernier a encore un pied dans la tradition (de par ses origines), mais c'est un peu à contrecœur (ses parents ne veulent pas qu'il s'en éloigne). Il ne cache pas son admiration pour les objets qui caractérisent la modernité : il est « *émerveillé... par l'oiseau de fer* » et « *l'accueil des charmantes hôtesse de l'air* » (p.5) ne le laisse pas indifférent. Quand il évoque, les pratiques occultes (consultation de charlatans réputés, poudre protectrice à sucer, sacrifices...) que son père lui a imposées avant son départ, il ne peut s'empêcher d'avouer sa faiblesse devant ses parents : « *je dus me battre corps et âme pour faire comprendre à mes parents que Paris est habitée par des personnes et non par des génies supérieurs* (p. 4). A ses yeux cette situation figure l'irrationalité, à laquelle s'opposera la quête de rationalité du monde moderne dont l'appétence lui est irrésistible. Les acteurs sous l'emprise de la modernité interviennent dans un espace urbain, à Ouagadougou ou à Paris. Ils ne vivent pas les mêmes réalités physiques que leurs protagonistes attachés à la tradition. Le narrateur insiste sur un certain nombre de circonstances, décrivant les différences entre les deux mondes : cultivateur/ministre, confort spirituel/confort matériel, pauvreté/richeesse, etc.

Toutefois, en campagne ou en ville, les acteurs sont confrontés, peut-être davantage en milieu urbain, aux mêmes questions existentielles telles que la liberté, le bonheur... Les bonnes conditions de vie cultivent la soif de liberté. C'est pourquoi malgré le confort matériel dont elle jouit, Lydia par exemple déplore que sa liberté soit prise en otage par des parents qui se soucient avant tout de leur image : « *Je ne suis même pas libre de porter la tenue qui me plaît, de me coiffer comme je veux, de choisir le métier qui m'attire. Quel esclavage !* (p. 6). » Les deux situations sont toutes susceptibles de réduire le champ de la liberté dont l'objet varie : liberté de choisir son conjoint pour l'un, et liberté de choisir sa tenue ou son conjoint pour l'autre.

La différence de conditions sociales déteint sur la vision que l'on a du monde dans chaque camp. Dans le monde subjugué par les valeurs modernes, on est obnubilé

par la rationalité, ce qui conduit à accorder peu d'importance aux préoccupations métaphysiques et à se satisfaire d'un confort matériel. Ces propos de Lydie en constituent une illustration : « *Mes parents ont un château non loin de notre institut. Nous n'aurons aucun problème de logement, de nourriture, de soins...* » (p. 8). La perception du monde sous-tendue par la tradition est tout autre. On y recherche plutôt un confort spirituel ce qui passe parfois par des pratiques dont les non-avertis pourraient se gausser, mais qui participent de l'exigence de précaution : « *Mon père parcourut la contrée entière à la recherche des charlatans les plus réputés.* » (p. 4). » C'est pourquoi, même s'il n'y accorde pas une grande importance, Ben Ali consent à « *dormir nu dans une clairière, à manger dans une calebasse neuve au sommet de l'arbre le plus haut du marché, et à égorger un coq rouge à un carrefour* » (p. 4).

Sur le thème du mariage, la même opposition s'observe. La vision traditionnelle est centrée sur la communauté, tandis que la vision moderne est portée vers l'individu. Dans la première, c'est la famille qui décide pour l'individu et celui-ci ne doit rien entreprendre qui remette en cause « *l'honneur de la famille et de la tribu* » (p. 13) sur ce type de sujet. A contrario, dans la seconde, c'est l'individu qui fait son choix et le porte à la connaissance du groupe. Pour que les deux visions se croisent, il faut que ce choix rencontre l'assentiment du groupe. C'est vraisemblablement le cas pour Ben Ali puisque a « *honoré [sa] famille par [son] travail et par le choix de [son] épouse* » (p. 15). Il ne lui reste qu'à remplir les conditions de la communauté, pour annihiler les oppositions mises à nu par son choix individuel (tableau I).

**Tableau I** : Oppositions du point de vue des acteurs, des lieux et des valeurs

Tradition	Modernité
<i>Les acteurs</i>	
<ul style="list-style-type: none"> <li>- les parents de Ben Ali,</li> <li>- son frère,</li> <li>- Sarata,</li> <li>- l'Imam...</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- les parents de Lydie</li> <li>- Ben Ali,</li> <li>- Lydie</li> </ul>
<i>Les lieux</i>	
Campagne (Kouadiga)	Ville (Ouagadougou et Paris)
<i>Les systèmes de valeurs</i>	
Recherche d'un confort spirituel (charlatans, repas pris au sommet d'un arbre, poudre à sucer, sacrifice d'un coq rouge au carrefour...)	Recherche d'un confort matériel (bourse, château, villa, voiture avec chauffeur...)
Vision du mariage centrée sur la communauté	Vision du mariage centrée sur l'individu

Le personnage principal est en transition et navigue entre les deux mondes. Forgé à partir du moule de la tradition, il est en passe d'opérer une mue, grâce à son contact avec l'école occidentale, principal vecteur des valeurs modernes. Cette dualité aboutit, dans la transformation des situations, à une opposition entre l'individu (Ben Ali) et la communauté dont il est issu et à laquelle il tient à rester entièrement attaché. Pour ce faire, l'individu ne doit pas être en rupture avec la collectivité, d'où la nécessité pour lui de rechercher le compromis. Celui-ci suppose que chaque partie concède quelque chose. L'individuel est une part du collectif et un rejet mutuel entre

les deux n'est bénéfique en rien. C'est pourquoi sur le plan des actions devant y conduire (actions également en opposition et en interaction), on est parti de l'imposition des principes à l'assouplissement de la position, du côté des parents. Du côté des enfants, il y a eu d'abord la traditionnelle soumission à la volonté des parents. Mais la violation de l'interdit parental ne tarda pas à survenir. Le dénouement est passé par l'acceptation des conditions assouplies des parents et il peut être résumé en sept actes dialogiques, conformément au tableau II ci-après.

**Tableau II** : Oppositions des actions entre parents et enfants

Parents	Enfants
Imposition d'une fiancée à Ben Ali par ses parents, avec la bénédiction de ceux de Sarata	Soumission des enfants (Ben Ali et Sarata) à la volonté des parents
Réaction hostile des parents à la désobéissance du fils (Ben Ali)	Violation de l'interdit parental par Ben Ali
Nouvelles conditions posées par les parents de Ben Ali pour valider le mariage	Acceptation des conditions posées par les parents
Résolution du problème (Conciliation des positions)	

La tradition est en même temps la source du problème et l'instance qui y apporte la solution. Mais il a fallu pour cela que la modernité cède certains pans de la sacralisation de la liberté individuelle. Ce sentiment peut être également confirmé par l'analyse sémio-narrative qui met en relation les oppositions à travers le programme narratif.

## L'analyse sémio-narrative

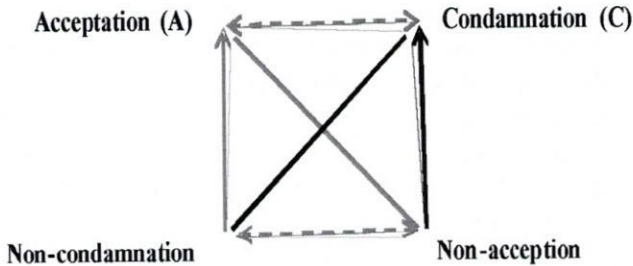
Nous présentons dans cette section une description de l'organisation narrative de la principale séquence de la nouvelle, afin de mettre en évidence les structures de la signification. Le contenu est alors articulé autour du contrat, de la compétence, de la performance et de la sanction.

### Les structures contractuelles

Si le contrat scelle le lien entre le destinataire et le sujet, c'est le programme narratif qui lui donne son sens, surtout dans les situations où le premier actant n'est pas clairement identifié. Quatre programmes narratifs peuvent être dégagés du récit. Si l'on suit la logique de progression de la narration, le premier programme narratif (PN1) est celui qui a pour objet le diplôme. A l'entame du récit, Ben Ali s'envole pour Paris car il a obtenu une bourse pour y suivre des études supérieures. La transformation se fait d'un état de disjonction avec le diplôme, à un état de conjonction. Mais très tôt, le récit passe sous silence les péripéties de la formation. Cela autori-

se à dire que ce PN1 sert simplement de cadre à la conduite d'un deuxième programme (susceptible d'entrer en concurrence avec lui), avec le même sujet mais pas le même objet.

Le deuxième programme narratif (PN2), indépendant du premier, est relatif au mariage de Ben Ali avec Lydia. Le mariage à l'état civil avec Lydia n'est pas lui-même l'objet de valeur, puisqu'il s'est réalisé sans aucune épreuve. C'est après ce mariage que le sujet de quête met en œuvre des compétences pour réaliser une performance. En prenant appui sur le titre, on peut dire que l'objet de valeur, c'est l'acceptation de son mariage avec Lydia (l'épouse choisie), ce qui signifie par ricochet qu'on lui épargne d'épouser Sarata, la promise. Ben Ali étant de culture musulmane, ses parents ne le verraient pas mal avec deux épouses. Mieux il ne devait « *épouser aucune autre femme noire avant celle-là, encore moins une Blanche qui ne saurait s'adapter à [leurs] coutumes* » (p. 5). L'enjeu qui préoccupe le sujet se situe entre acceptation par ses parents et la communauté de son mariage (décidé unilatéralement) et la condamnation de cet acte d'insubordination. L'objet peut alors être représenté comme il suit (figure 3). C'est sur ce PN2 que nous concentrons l'analyse, en mettant en évidence ses interactions avec les autres programmes narratifs. Non seulement la narration lui fait la part belle, mais également il donne les clés pour une lecture de la dualité tradition/modernité.



**Figure 3** : Carré sémiotique de l'objet de valeur

La conversion religieuse de Lydia s'inscrit dans un autre programme narratif (PN3) intéressant à considérer, dans la mesure où sa réalisation est indispensable à l'accomplissement du PN2. Ces deux programmes sont donc en interaction, dans une relation d'enchâssement. C'est également ce programme (la conversion de Lydia à l'islam) qui consacre l'échec du programme narratif (PN4) de la séquence de Sarata dont l'objet de quête était le mariage avec Ben Ali. Avec la réalisation du PN3, le PN4 voit Sarata perdre Ben Ali (disjonction) et trouver comme un lot de consolation (conjonction avec un autre objet). La relation entre les deux derniers programmes est aussi étroite. Le PN3 est un anti-programme de PN4 dans la mesure où les deux sujets visent le même objet : le mariage avec Ben Ali. La réalisation de l'un modifie négativement le résultat de la transformation chez l'autre. L'enclenchement de PN3 rompt l'équilibre de du PN4. Par ailleurs, le PN3 est celui dont l'identification du destinataire est aisée. C'est en effet le père de Ben Ali qui exige de Lydia la conversion à l'islam. Pour les autres programmes narratifs, le récit ayant passé

sous silence certaines circonstances, cette tâche relève de la supputation : l'Etat pour l'objet de valeur diplôme, les parents de Sarata pour le mariage avec Ben Ali.

Pour le PN2 qui retient particulièrement notre attention au regard de la perspective choisie pour l'analyse, l'instance destinatrice n'est pas désignée. Le destinataire semble être le couple dont l'intérêt de chaque membre est indissociable de celui de l'autre. L'époux et l'épouse ont tous deux subi les travers du cadeau de mariage et l'objet de valeur a la même importance pour les deux, même si l'action demeure principalement le fait de l'époux (sujet opérateur).

## La compétence

Nous analysons à présent les conditions qui rendent possibles la réalisation du PN2, à travers les modalités virtualisantes et les modalités actualisantes.

### Les modalités virtualisantes

Ben Ali s'étant marié avec Lydia sans l'aval des parents du premier et sans même les aviser auparavant, et connaissant bien leur conception du monde, il peut bien se mettre martel en tête. L'enjeu est d'autant plus grand que le mariage, dans le milieu où se situe le récit, met certes des individus en relation, mais il lie surtout des familles. C'est pour cela d'ailleurs que c'est à ses parents qu'est revenue l'initiative de lui trouver une fiancée. Son geste ne pouvait être salué ni par ses parents et ceux de Sarata, ni même par la communauté villageoise. A cet instant-là, ce qui lui manque en tant que sujet de quête, l'objet de valeur dont il est disjoint, c'est la régularisation de cette situation moralement et socialement inconfortable. Dans la situation finale, il est en conjonction avec l'objet de valeur, ce qui se traduira par une acception de son choix par sa famille qui s'en réjouit par ailleurs : « *Tu as honoré notre famille par ton travail et par le choix de ton épouse* (p. 15). » En effet, Sarata épouse le frère cadet de Ben Ali, une fois délié le nœud des fiançailles, scellé sept ans plus tôt. On peut alors représenter ainsi qu'il suit les deux états: la situation initiale (SI) et la situation finale (SF) manifestant la transformation.

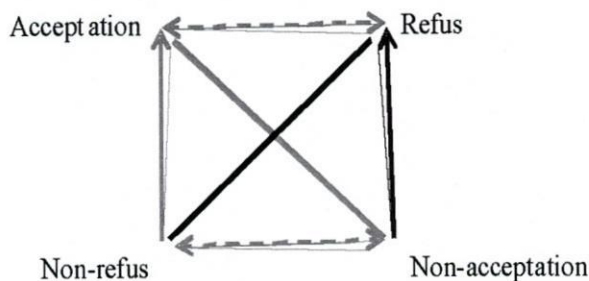
$$\begin{array}{ccc} \text{SI} & & \text{SF} \\ (\text{S} \setminus \text{O}) & \implies & (\text{S} \setminus \text{O}) \end{array}$$

Du point de vue de la modalisation virtualisante, le sujet opérateur est un sujet boules-tique. C'est lui en effet qui veut obtenir une reconnaissance de son union avec Lydia et renoncer du même coup à épouser Sarata. Il agit par vouloir-faire car aucune instance actantielle ne le lui impose explicitement. Mais dans le fond, le devoir-faire n'est pas absent. Conscient de l'importance de la famille dans une relation de mariage (paradigme traditionnel), il lui est impossible de ne pas chercher à être dans ses bonnes grâces : « ... *l'honneur d'un clan passait avant celui de l'individu, fut-il docteur ou simple forgeron.* (p. 13) » Le devoir détermine la volonté. Le retour au pays semble conditionné par la résolution du problème, signe qu'il est préoccupant : « *La réception de la réponse de ma mère mit fin à notre séjour parisien* (p. 9). »

## Les modalités actualisantes

Du point de vue de la modalisation actualisante, il dispose d'un savoir-faire. Le recours à la lettre entre dans ce cadre. Il n'envoie pas la lettre à son père, mais plutôt à sa mère. Le pouvoir de décider revient pourtant au père. La mère étant plus compréhensive, elle trouvera le moyen d'obtenir un avis favorable de la part du père. Ce passage de la lettre qu'elle lui écrit l'illustre à suffisance : « *Tu sais que ton père est « dur à cuir ». J'ai dû recourir à l'Imam pour l'amener à la raison.* » (p. 10).

Mais il bénéficie aussi un pouvoir-faire, du reste plus important. La condition de l'acceptation de leur mariage est la conversion de Lydia à l'islam : « *... à condition que ta future femme accepte de se convertir à l'Islam* » (p. 10). La compréhension de Lydia qui accepte, sans coup férir, de se convertir à l'islam lui procure un pouvoir-faire. Le sujet de la croyance est délicat et obtenir la renonciation est difficile, en ce sens qu'il exige ordinairement une force de persuasion. Il est possible de lire l'enjeu que représente la conversion à l'islam pour Lydia, à travers le carré sémiotique (figure 4).



**Figure 4** : Carré de la conversion

Si c'est l'acceptation qui est observée et non le refus de se convertir, c'est parce que chez elle, l'amour l'emporte sur la difficulté, comme le montre le passage suivant : « *Il faudrait plus que ça pour sacrifier notre amour* » (p. 10). Même si la séquence de Sarata n'est pas développée (on ne sait pas ce qu'elle pense), son obéissance (renoncer au frère aîné, grand diplômé de surcroît, pour le cadet) a aussi facilité la réalisation de la performance. En effet, elle aurait pu jouer le rôle de l'anti-sujet en s'opposant au plan de la famille, ce qui aurait instauré un anti-programme, de la même manière que la conversion de Lydia ruine ses chances d'épouser Ben Ali. Mais elle est compréhensive au point qu'elle « *ne semblait nullement affectée par la présence de Lydia* (p. 12) ».

Le rôle de l'opposant est plutôt tenu par le père qui n'est pas content de voir son fils passer outre sa décision : l'interdiction de n'« *épouser aucune autre femme* » (p. 5) avant celle qui lui est promise devant les ancêtres. Mais la générosité de ses beaux-parents (maison en dur, canne, cadeaux divers) a certainement joué un rôle déterminant dans le fléchissement de sa position. Ce sont ces éléments qui, avec l'intervention de la mère et de l'imam (les adjuvants), ont permis la réalisation de

la performance. Le PN2 peut être matérialisé à partir du faire, le faire-faire n'étant pas explicite.

$$F \begin{matrix} [S2 \\ BA \end{matrix} \implies \begin{matrix} (S1 \wedge O) \\ BA \quad A \end{matrix}$$

## La performance

Il s'agit d'une performance d'appropriation (S1=S2). La célébration du mariage religieux à Kouadiga et la rupture du lien avec Sarata traduisent la reconnaissance et l'acceptation de son union exclusive avec Lydia. Grâce à son pouvoir-faire multiforme, il s'est approprié l'objet de valeur. On peut alors synthétiser lire les épreuves associées à la compétence et à la performance dans la synthèse ci-après (tableau III).

**Tableau III** : Synthèse de l'action

COMPÉTENCE		PERFORMANCE
Modalités virtualisantes	Modalités actualisantes	Modalités réalisantes
Obtenir l'acceptation de son mariage avec Lydia tout en renonçant à épouser (vouloir-faire)	La lettre écrite à sa mère pour infléchir la position du père (savoir-faire)  La conversion de Lydia à l'islam (pouvoir-faire)	La célébration du mariage avec Aida (faire)  Le dénouement du lien des fiançailles avec Sarata
Instauration du sujet	Qualification du sujet	Réalisation du sujet

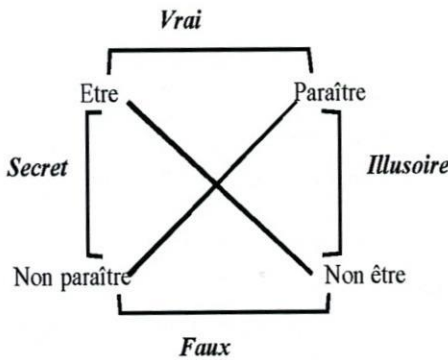
## La sanction

Les prémices de la sanction sont visibles bien avant la fin de la performance (la célébration du mariage). La décision des parents connue et la condition de la conversion acceptée, la reconnaissance du mariage devient inéluctable. Et l'accueil est une forme de reconnaissance, donc d'évaluation. Peut-être pas seulement lié au mariage (la réussite d'un fils aussi), mais si Ben et Lydia avaient agi au mépris total de la volonté des parents, l'accueil aurait été froid. Or, il fut plutôt populaire : « *Nous y étions attendus, à en croire l'accueil populaire qui nous était réservé* (p. 11). » Et la justification de la chaleur de l'accueil est que tout le monde « *tenait à manifester sa solidarité d'une façon ou d'une autre* » (p. 12). Cette solidarité est le résultat de l'acceptation, de la reconnaissance. Ces réactions constituent des objets messages adressés au sujet opérateur.

L'évanouissement causé par la force du suspense est anecdotique dans le programme narratif. Il n'a aucune prise sur la performance. Par ailleurs, la présence des époux n'est pas indispensable dans le rituel musulman. La preuve, la cérémonie

s'est poursuivie malgré l'évanouissement des époux. Néanmoins, il témoigne de la force de l'amour réciproque, qui a été déterminant dans la réalisation de la performance. La crainte d'avoir à épouser Sarata conduit Ben à perdre connaissance. Le constat de son évanouissement plonge Lydia dans le même état. L'amour semble jouer alors le rôle du manipulateur. C'est l'amour qui pousse Ben à rejeter l'idée de donner une coépouse à Lydia et qui conduit celle-ci à accepter de se convertir à l'islam.

La surprise, dont l'évanouissement est la conséquence, constitue ici le cadeau de mariage qui donne à la nouvelle son titre. En tant que tel, c'est aussi un élément de la sanction, pour le rendre inoubliable. Si l'on considère le double évanouissement comme la manifestation extérieure de l'amour pour lequel le sujet opérateur affronte les épreuves, il peut être modalisé sous l'angle de l'être ou du paraître, surtout pour ce qui concerne Ben Ali. On peut alors s'interroger sur son caractère vrai ou faux, secret ou illusoire. Nous reprenons ici le schéma du carré véridictoire (figure 5) sur lequel nous nous appuyons pour apporter une réponse à cette interrogation.



**Figure 5** : Carré de véridiction

De ces quatre positions, le parcours global du récit, situe l'évanouissement (une des péripéties de la sanction) et la reconnaissance des parents sur celle du vrai. En effet, c'est la mère de Ben Ali qui le lui apprend lorsqu'il reprend connaissance : « Tu t'es évanoui quand l'Imam t'a demandé de délier le fil que tu avais passé autour du bras de Sarata. (p. 17). » L'évanouissement ne relève donc pas du stratagème, auquel cas la position pourrait se déplacer sur l'illusoire, voire le faux. Le caractère vrai de l'évanouissement révèle en même temps la vérité et la solidité de l'amour qu'il porte l'un à l'autre et qui a permis à Ben Ali de surmonter les épreuves. Le sujet judicateur l'a interprété de cette manière et la sanction a pris la forme de la reconnaissance : « *Votre réaction nous a plutôt confirmé que vous êtes faits l'un pour l'autre.* (p. 18). »

## Conclusion

L'analyse discursive et sémio-narrative a mis en lumière une perception subsumée de la signification de cette nouvelle qui peut être appréhendée comme l'histoire d'une heureuse conciliation entre tradition et modernité. Si l'on s'en tient aux valeurs essentielles, l'opposition entre les deux concepts devient virtuelle. Elle n'est donc pas insurmontable. L'opposition des mondes n'empêche pas de fait, de manière irréversible, un rapprochement des valeurs. La description des quatre couples qui apparaissent dans le récit permet de lire une opposition entre un modèle traditionnel du mariage, dans lequel l'amour est un critère secondaire, et un modèle moderne fondé sur la primauté de l'amour. La passivité de Sarata (promise à l'aîné, elle accepte, avec la même soumission, la décision des parents de ce dernier de la marier au cadet) illustre le premier modèle. La détermination de Lydia à sauver son union avec Ben Ali, au prix d'une conversion à l'islam est le témoignage du second. Mais le dénouement heureux pousse à écarter l'idée d'une incompatibilité entre les deux visions du mariage. La condition de cette conciliation est une accommodation de part et d'autre, à travers la recherche des points d'accord.

## Références bibliographiques

- BENVENISTE E., 1966.** Problèmes de linguistique générale. Paris, Gallimard, 357 p.
- BEOGO J., 2001.** Cadeau de mariage, Humus, Ouagadougou, Editions GTI : 4-19
- COURTES J., 1993.** La sémiotique narrative et discursive : méthode et application. Paris, Hachette, 143 p.
- FONTANILLE J., 1999.** Sémiotique et littérature : essais de méthode, Paris, P.U.F., 260 p.
- FONTANILLE J., 2000.** Sémiotique du discours, Limoges, Pulim, 290 p.
- GREIMAS A. J. et FONTANILLE J., 1991.** La sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme. Paris, Seuil, 329 p.
- GREIMAS A. J., 1970.** Du sens : essais sémiotiques. Paris, Seuil, 317 p.
- OLIMBA EMEDI W. K. K., 2012.** Approche sémiotique du conte rwandais « le piéteur-des-jours », *Analyses*, 12 : 161-176
- PANIER L., 2003.** La sémiotique textuelle : une analyse de la signification et de ses fonctionnements une pratique de la lecture des textes, [Format électronique], consulté octobre 2013 à l'adresse : [http://semiotique.fr/documents/panier\\_intro\\_semiotique.pdf](http://semiotique.fr/documents/panier_intro_semiotique.pdf)

## La nouvelle

### CADEAU DE MARIAGE

La voix de ma mère me parvint dans un bourdonnement confus. Je portais la main à ma tête, en proie à de violents maux. J'ouvris péniblement les yeux et l'angoisse que je perçus sur la face de ma mère me fit recouvrer la mémoire.

Je fixai le toit de la maison et laissai libre cours à mes pensées. Pourquoi toutes ces tracasseries ? Pauvre Lydia! Pourtant que n'aurions-nous pas pu faire ensemble grâce à l'amour qui nous lie ?

\* \*  
\*

Lorsque j'obtins la bourse pour poursuivre mes études à l'École supérieure polytechnique de Paris, je dus me battre corps et âme pour faire comprendre à mes parents que Paris est habitée par des personnes et non par des génies supérieurs, à la peau blanche, comme le prétendait surtout ma mère. Mon père parcourut la contrée entière à la recherche des charlatans les plus réputés. Je dus me plier à toutes les exigences, poussant le ridicule jusqu'à dormir nu dans une clairière, à manger dans unealebasse neuve au sommet de l'arbre le plus haut du marché, et à égorger un coq rouge à un carrefour, sous l'œil vigilant de mon père.

Ma mère me prépara une eau spéciale pour trois jours de bain. Elle veilla à m'enfermer chaque matin et chaque soir dans sa case où brûlait un produit parfumé que je crois être de l'encens. Elle me faisait ingurgiter régulièrement une boisson puante que je n'osais refuser de peur d'hypothéquer mes chances d'aller en France.

Enfin, la veille de mon départ, mes parents me présentèrent une fillette de dix ans, me signifiant qu'elle était ma femme devant les ancêtres et que, de ce fait, je ne devais épouser aucune autre femme noire avant celle-là, encore moins une Blanche qui ne saurait s'adapter à nos coutumes. Là, aussi, je dus me soumettre à la volonté de mes parents et passai un fil noir du bras de Sarata, ma fiancée. Mon père me remit un sac noir contenant diverses poudres protectrices et une médaille qui, selon sa recommandation, ne devait jamais quitter mon cou, surtout au cours de mes balades au pays des Blancs. Je reçus les derniers conseils du genre : « Ne sors jamais sans sucer une pincée de cette poudre ; ne t'assois jamais sur le même banc qu'une femme blanche... », avant d'aller à l'aéroport de Ouagadougou pour mon premier voyage en avion.

\* \*  
\*

D'abord tenaillé par le stress, je fus émerveillé ensuite par l'oiseau de fer. Je ne fus pas non plus insensible à l'accueil des charmantes hôtesses de l'air, ni à la douceur de ma voisine. Naturellement, celle-ci et moi, nous fîmes plus ample connaissance.

Elle me confia qu'elle allait à Paris pour des études en polytechnique ; ce qui m'enchantait vivement. Je venais de trouver en elle une amie de voyage d'études.

- Vous êtes Mademoiselle Pogrowa Lydia ?

- Comment me connaissez-vous, Monsieur ?

- Nous sommes deux à bénéficier de cette bourse. Aussi quand vous m'avez dit l'objet de votre voyage, j'ai su que vous êtes ma collègue. Je suis enchanté de faire votre connaissance. Moi, c'est Ouédraogo Ben Ali... votre serviteur.

- Pour tout dire, je suis sincèrement émue. J'espère que nous serons de bons collaborateurs, voire de bons amis !

Laisant libre cours à notre joie nous nous lançâmes dans le bavardage. Elle m'informa qu'elle était de la fille du ministre de l'Extérieur et sa mère la Directrice générale de l'office national de la condition féminine.

Complexé, je ne sus plus comment lui donner des précisions sur la profession de mes parents sans bégayer : « Mon père est un modeste cultivateur et ma mère une brave ménagère, vendeuse occasionnelle de légumes à Kouadiga. »

- Tu as de la chance, Ben ! Je t'imagine jouissant de ta liberté. Tu sais, je n'aime pas tellement ma vie en famille. Mes parents sont tellement soucieux de leur image de marque qu'ils nous forcent à paraître bien mis en tout temps et en tout lieu. Je ne suis même pas libre de porter la tenue qui me plaît, de me coiffer comme je veux, de choisir le métier qui m'attire. Quel esclavage !

- Lydia, n'envie pas mon mode de vie. Sais-tu ce que signifie se coucher à jeun, cultiver un sol sec sous un soleil accablant, poursuivre des poussins quand la tornade se déchaîne, se lever au premier chant du coq, faire la toilette à la rosée, marcher nu en hivers ? Et la liste pourrait s'allonger davantage. C'est pourquoi, j'ai à cœur de réussir pour aider mes parents.

- Ben, je te remercie pour ta sincérité. Puisse-t-on, un jour bâtir un monde juste !

- Lydia, repose-toi. Nous avons tout le temps, toute la vie devant nous pour tenter l'expérience.

Le voyage se poursuivit sans incident.

\* \*

\*

- Ben, réveille-toi ! Nous sommes presque à Paris, regarde ces merveilles ! Chaque fois que je viens à Paris, ce spectacle m'arrache des cris de joie.

- Veux-tu dire que tu es déjà venue à Paris ? Moi, je suis plutôt inquiet car je ne sais pas comment je vais me débrouiller dans cette ville ? J'aurais mieux fait de rester sagement au pays.

- Pourquoi parles-tu ainsi ? Tu crois que je vais t'abandonner au seuil de la ville ? Si tu veux mon avis, seule la solidarité entre nous nous permettra de réussir nos études.

- Je suis d'accord avec toi, mais ignores-tu mes moyens financiers ? Je compte sur la bourse mais en voyant cette ville, déjà, je me dis que le pécule sera insignifiant.

- Nous nous en tirerons, Ben. Mes parents ont un château non loin de notre institut. Nous n'aurons aucun problème de logement, de nourriture, de soins...

- Lydia, tu vas vite en besogne. Crois-tu que tes parents accueilleront à bras ouvert un inconnu, démuné de surcroît ? Je préfère retourner au village que d'abuser de ta générosité.

- Ben, tu vas me faire pleurer en parlant ainsi. Comme tu l'as si bien dit, nous avons toute la vie pour tenter l'expérience.

Et tout s'était bien passé entre Lydia et moi. Ses parents, qui étaient fréquents à Paris, étaient aussi sympathiques et généreux qu'elle. Avec eux, nous n'avions aucun problème. Ils étaient jeunes d'esprit et nous n'avions eu à régler aucun conflit de génération.

Un soir d'été, Lydia et moi, nous étions allés cueillir des roses bien épanouies dans le jardin familial. Dès que les parents nous avaient vus en revenir bras dessus, bras dessous, ils avaient poussés des cris de joie et nous avaient embrassés en nous souhaitant heureux ménage. La mère s'était même empressée de demander le jour du mariage et tout le monde avait éclaté de rire.

Quelques mois après, Lydia et moi, nous étions liés pour toujours.

\* \*

\*

Nous étions à présent en fin de cycle et j'attendais la réponse de ma dernière lettre adressée à ma mère. Elle seule était à même à me comprendre. Mon père était plutôt ravi de ces bons samaritains qui s'occupaient aussi bien de son fils que de la famille restée au village. Après chaque voyage de Paris, Monsieur le ministre et madame passaient donner mes nouvelles à ma famille, chargés d'un lot de cadeaux. Ils avaient même construit une superbe villa dans mon village, sous prétexte d'y dormir à leur passage. Mais c'était, à n'en pas douter, pour Lydia et moi, quand nous serions de retour.

L'amour aidant, nous avons brillamment réussi chacun notre doctorat de troisième cycle. Nous pouvions retourner au pays dans l'espoir d'assurer de hautes fonctions. Nous nous étions juré d'apporter un souffle nouveau à l'administration du pays en général et dans le secteur technique en particulier. Jamais le sous-développement n'avait pesé aussi lourd sur notre conscience. Ce séjour nous avait ouvert les yeux et nous abordions souvent le problème avec Monsieur le ministre. Mais pour l'heure, les débats théoriques étaient clos.

Nous étions plus décidés que jamais à servir loyalement notre pays et à sonner un cri d'alarme sur l'énorme retard à rattraper. Nos compatriotes étaient-ils seulement conscients de la situation ?

La réception de la réponse de ma mère mit fin à notre séjour parisien. Dès que j'eus fini de lire la lettre, je la passai à Lydia. Le contenu était concis et précis.

*Kouadiga, le 5 Juin 1997*

*Mon cher fils,*

*J'ai reçu ta lettre annonçant la fin de tes études et je te félicite pour ton brillant succès. Excuse-moi pour le retard que j'ai accusé avant de te répondre. Tu sais que ton père est « dur à cuir ». J'ai dû recourir à l'Imam pour l'amener à la raison.*

*Mon cher fils, tout est bien qui finit bien ! Nous t'attendons avec ta fiancée Lydia. Nous avons retenu la deuxième semaine de votre retour pour votre mariage, à condition que ta future femme accepte de se convertir à l'Islam.*

*Qu'Allah veille sur vous !*

*Ta mère*

- Ben, est-ce un rêve ou une réalité ? J'avais tellement peur du silence prolongé de tes parents.

- Lydia, as-tu retenu la condition fixée par mes parents ?

- Oui, mais il faudrait plus que ça pour sacrifier notre amour. Aide-moi plutôt à choisir un joli prénom au lieu de faire cette tête. Si je ne te connaissais pas assez, je croirais que tu regrettes notre décision.

- Loin de moi une telle pensée funeste, Lydia ! Je dois te dire quelque chose d'une importance capitale. Écoute-moi du début jusqu'à la fin avant d'intervenir. Le jour de mon départ de Kouadiga, mes parents m'avaient présenté une fillette de dix ans me signifiant qu'elle m'était destinée comme épouse. Elle s'appelle Sarata.

Conformément aux coutumes, je lui avais passé un fil noir autour du bras gauche, marquant ainsi mon accord. Elle doit avoir dix-huit ans à présent et Maman n'avait même pas parlé d'elle dans sa lettre.

- Ben, ne dit-on pas que « pas de nouvelles, bonnes nouvelles ». Je crois que ta mère doit considérer ce problème comme classé. Et de toute façon, nous sommes légalement mariés.

Et elle se jeta dans mes bras.

- Lydia la polygamie est autorisée par l'Islam, par conséquent, mes parents ne se soucient pas du nombre d'épouses que je puisse avoir.

- Tout de même, peuvent-ils s'attendre à ce que tu épouses deux femmes de nos jours ?

- Lydia, mes parents n'ont pas du tout évolué. Pour eux, vérité d'hier égale celle d'aujourd'hui. Mais sois tranquille, mon amour ! Nous saurons les convaincre. Tu es et demeure ma femme devant la loi et n'en déplaise à quiconque.

Le voyage de retour s'était bien passé. A l'aéroport de Ouagadougou, la famille ministérielle était venue au complet nous accueillir. Dès le lendemain, le chauffeur nous avait conduits à Kouadiga.

Nous y étions attendus, à en croire l'accueil populaire qui nous était réservé. Tous ceux qui n'avaient pas assisté à mon départ étaient là. Au premier rang, mon père avait fièrement dressé son bonnet traditionnel sur la tête et tenait en emphase une très belle canne, certainement offert par Monsieur le ministre. La concession familiale n'était pas celle que j'avais quittée il y a huit ans. Toutes les vieilles cases avaient été remplacées par des maisons en dur avec toiture en tôles. Mes anciens camarades étaient du nombre de ceux venus nous accueillir. Chacun tenait à manifester sa solidarité d'une façon ou d'une autre. Lydia avait conquis la sympathie des personnes âgées en s'accroupissant pour répondre à leur souhait de bienvenue. Beaucoup étaient étonnés de l'entendre parler maladroitement encore le Yana, ma langue maternelle. Ma mère ne parvenait pas à cacher sa joie : si depuis dix-huit ans, ses co-épouses se moquaient d'elles parce qu'elle cultivait seule son champ pendant que son fils était au service des Blancs, aujourd'hui, nombreuses étaient celles qui l'enviaient.

Après les salutations d'usage, la concession se vida et nous nous reposâmes de bon cœur. Lydia était plus épanouie que jamais. Elle formait un charmant trio avec ma mère et Sarata. Cette dernière ne semblait nullement affectée par la présence de Lydia.

Mon père était préoccupé par les préparatifs du baptême et du mariage. Toute la famille avait opté pour le prénom Aida, au grand plaisir de Lydia. Nous n'étions plus qu'à trois jours de la date prévue et, déjà, la concession était pleine d'amis venus des villages voisins. Les invités de Ouagadougou devaient arriver la veille du mariage avec le matériel nécessaire. A Kouadiga, on ne parlait que de l'heureux évènement.

Enfin la veille du jour J. Après un court sommeil agité, je me mis à méditer, me demandant comment le dieu de l'amour déciderait de mon sort ?

Je ne parvenais pas chasser la pensée funeste qui me tenaillait depuis des jours. Quand je faisais part de mes inquiétudes à Lydia, elle ne semblait pas comprendre.

D'ailleurs comment pouvait-elle comprendre ? Nous étions issus de deux milieux sociaux distincts. Elle ne savait pas que l'honneur d'un clan passait avant celui de l'individu, fut-il docteur ou simple forgeron. Mon père jouait bien son rôle depuis notre arrivée mais, personnage énigmatique, il était difficile de deviner ce qui se cachait derrière son silence troublant.

Quant à ma mère, son soutien m'était plus nécessaire que jamais. Je n'avais pas manqué de lui expliquer la situation inconfortable dans laquelle je me trouvais.

Fiancée à Sarata avant mon départ selon les coutumes de Kouadiga, j'étais marié officiellement à Lydia selon la loi française bien avant mon retour. En mon for intérieur, je ne me sentais pas concerné par ce mariage religieux, mais l'honneur de la famille et de la tribu était en jeu. Mes parents n'avaient cessé de me le rappeler mais jamais ils n'avaient débattu du problème de Sarata en ma présence.

Pourtant, je savais qu'ils en étaient conscients.

Mon seul espoir était fondé sur cette phrase que ma mère avait formulée la veille : « Ben, tu crois bien connaître tes parents, mais mon fils, ton mariage est une belle occasion pour nous de te prouver le contraire ; la sagesse de ton père te laissera sans voix, demain. »

Après avoir dit cela, elle avait posé un regard tendre sur Lydia puis toutes deux avaient souri sans répondre à ma question qui était qu'elle m'expliquât mieux cette déclaration.

\* \* \*

\*

Préoccupé par mes soucis, j'avais perdu la notion du temps. Le rire joyeux des femmes me tira de mon inertie.

- Oh ! Lydia, ma tendre Lydia, comment as-tu passé cette nuit sans moi ?

- Très bien mon amour, répondit-elle rieuse.

La veille en effet, ma mère avait eu du mal à me faire admettre l'obligation de Lydia de dormir dans la case de ma tante. Les coutumes l'exigeaient et Lydia n'était pas du tout peinée. Elle avait même promptement accueilli la décision des vieilles femmes et cela m'avait blessé à l'idée de me séparer d'elle-même pour une nuit.

D'ailleurs tout le village accusait ma tante d'être sorcière et si je n'avais jamais accordé du crédit à ces allégations, maintenant il était temps que je révise ma croyance au pouvoir occulte puisque Lydia était concernée. Avant de suivre ma mère, Lydia avait simplement dit : « Mon pauvre chéri, sois raisonnable. Une seule nuit à passer en compagnie d'une vieille sorcière n'est rien par rapport à toute la vie que nous avons devant nous. »

Décidément, Kouadiga s'était transformé et transformait tout le monde. J'avais du mal à comprendre cette métamorphose. A l'arrivée de la délégation ministérielle, mon père avait tenu à se montrer à la hauteur de l'honneur qui lui était fait. Le ministre, après avoir bu l'eau de bienvenue, lui avait dit :

- Mon ami, la fête c'est pour demain, en attendant permets-nous de nous changer rapidement pour aider à terminer les préparatifs. J'en profite pour t'informer que nos amis de la capitale arriveront dans la matinée.

Le jour J, le matin, j'étais curieux de les voir à la tâche, mais quelle ne fut pas ma surprise, quelques minutes après ! Ma belle-mère, la distinguée directrice générale apparut en tenue traditionnelle typiquement mossi. N'eut été son foulard grossièrement noué autour de sa tête, je l'aurais prise pour n'importe quelle femme de Kouadiga. Elle s'était jointe au groupe de femme, tandis que son Excellence, en Faso danfani, se dirigeait du côté des hommes.

Un frison me parcourut à l'idée que mes parents imposeraient peut-être une co-épouse à leur fille dans quelques heures. Toutes ces pensées me rendaient fou. Ne pouvant plus tenir, je décidai de sortir pour une promenade matinale.

Après une toilette sommaire, je me dirigeai vers la sortie. Mon père m'interpella et je pris place en face de lui. J'étouffais malgré la brise qui me caressait le visage. Je regardai pensivement les oiseaux survoler notre concession en chantant gaiement.

- Ben Ali, pourquoi as-tu cette mine d'enterrement en ce jour de fête ? demanda mon père.

- Papa, pour être sincère, j'ai peur, très peur.

- Pourquoi mon fils ? Tu es le centre d'intérêt de cette fête jamais organisée à Kouadiga. Tu as honoré notre famille par ton travail et par le choix de ton épouse. Même nos ennemis seront fiers de toi. Je tiens à te remercier et à remercier ta femme et ses parents.

- Papa, je suis heureux de vous entendre parler ainsi.

- Mais tant que le problème de Sarata ne sera pas définitivement résolu, ma joie ne sera pas complète.

- Mon fils, sache que chaque chose a son temps. Dans quelques instants, tu sauras tout ! Va te promener et ne t'éloigne pas trop ! Dès que l'Imam et sa suite seront là, ta présence sera nécessaire, surtout pour le cas de Sarata.

Que voulait-il dire ? Quelle énigme se cachait derrière ces mots ?

Cet entretien m'ôta tout désir de me promener ou de faire quoi que ce soit. Si Lydia était à mes côtés, elle aurait su m'apaiser, mais ma mère m'avait bien dit que nous ne devions plus nous voir avant le passage de l'Imam. Je dus me résigner à regagner ma chambre et à feuilleter les journaux apportés la veille de la capitale.

Une photo retint mon attention. Sous mes yeux, en effet, s'étalait une photo couvrant toute la page et qui me montrait tenant fièrement Lydia par la taille : c'était une des photos prises lors de notre mariage civil à Paris.

Ainsi, mes beaux-parents avaient songé à tout. Je n'eus point besoin de lire la page suivante pour savoir que la famille ministérielle annonçait à tous ses nombreux amis le mariage religieux qui se déroulait ce jour même. En contemplant notre couple si bien assorti, je sus que nous ne devions jamais vivre l'un sans l'autre. Un sourire bien heureux se dessina sur mes lèvres. Mais l'arrivée inopinée de mes amis mit fin à ma rêverie.

- Ali, l'Imam est là ! Nous sommes chargés de te conduire devant l'auguste Assemblée.

Ils m'entraînèrent sous le hangar et m'installèrent sur une natte. Je fis semblant de participer aux invocations mais j'en étais loin, mon inquiétude augmentant, au point d'atteindre son paroxysme. Pire, l'Imam fit venir Sarata et l'invita à s'accroupir devant moi. J'eus envie de crier que c'était Lydia que j'attendais, mais aucun son ne sortit de ma bouche. J'eus également envie de dormir, de mourir pour ne plus assister à cette scène. Tout le monde s'était tu, écoutant avec respect le pieux homme.

- Ben Ali, te souviens-tu t'être lié à Sarata avant ton départ pour le pays des blancs ?

Ses mots me martelaient impitoyablement. Je devinais les conséquences, qui, pour moi, ne pouvaient être que la confirmation de cette union. Mes dernières forces me quittèrent peu à peu et je crus l'entendre dire : « Cette jeune fille t'a attendu durant huit ans, tu ne peux pas te lier à l'autre fille... ». La goutte d'eau qui devait faire déborder le vase était tombée, je ne sus plus rien de ce rassemblement.

\* \*

\*

- Ben Ali, mon petit, comment te sens-tu ? demanda ma mère.
  - Je me sens mieux. Ai-je beaucoup dormi ?
  - Suffisamment, pour ne pas assister à ton mariage ! dit-elle en souriant malicieusement.
  - Que veux-tu dire ?
  - Tu t'es évanoui quand l'Imam t'a demandé de délier le fil que tu avais passé autour du bras de Sarata. Qu'as-tu imaginé ?
  - Oh, maman ! Je croyais qu'il voulait me marier à Sarata, parce que Lydia n'est pas de chez nous...
  - Non, mon fils ! Ton père et moi ne pouvions pas te faire ça.
  - Merci mes chers parents. Maman, je sais que tu as joué un grand rôle dans la prise de cette décision. Lydia et moi nous te serons reconnaissants à jamais. Tes petits-enfants également. Où est Lydia ? Puis-je la voir maintenant ?
  - Tu veux dire Aida ? Quand tu t'es évanoui, tes amis t'ont ramené ici. Ton père a lui-même libéré Sarata. Ensuite, l'Imam a fait venir Aida, l'a baptisée puis vous a déclarés mariés. Enfin, il a marié Sarata à ton frère Assan.
  - Maman, c'est formidable ! Je n'arrive pas à croire que tout est bien fini. Tu avais bien raison de dire que notre mariage était une occasion pour mieux vous connaître. Mais tu ne m'as toujours pas dit où est Lydia. Je veux dire Aida.
  - Quand elle a vu que tu mettais du temps à te réveiller, elle s'est évanouie elle aussi. Sa mère est avec elle au dispensaire.
  - Quel gâchis !
  - Ben Ali, ne dit pas de bêtises. Votre réaction nous a plutôt confirmé que vous êtes faits l'un pour l'autre. Allons les retrouver.
- En nous voyant venir, ma belle-mère courut et se jeta dans mes bras sans se soucier des regards curieux.
- Ben Ali, viens rejoindre ta femme. Elle a plus besoin de toi que des soins de l'infirmière.
  - Maman, tu vois, votre surprise a failli être fatale pour nous.
  - Mes enfants, c'est votre cadeau de mariage et je suis sûre que vous ne l'oublierez jamais.
- Sous le regard attentif des mères, je m'approchai de mon amour.
- Lydia, Aida, lève-toi, je suis là.

Elle ouvrit doucement les paupières en murmurant :

- C'est bien toi, Ben ?

- Oui, ma chérie, fis-je, en lui donnant un doux baiser idyllique.

Joseph Béogo

\* 01 BP 1091 Bobo 01 Mail :